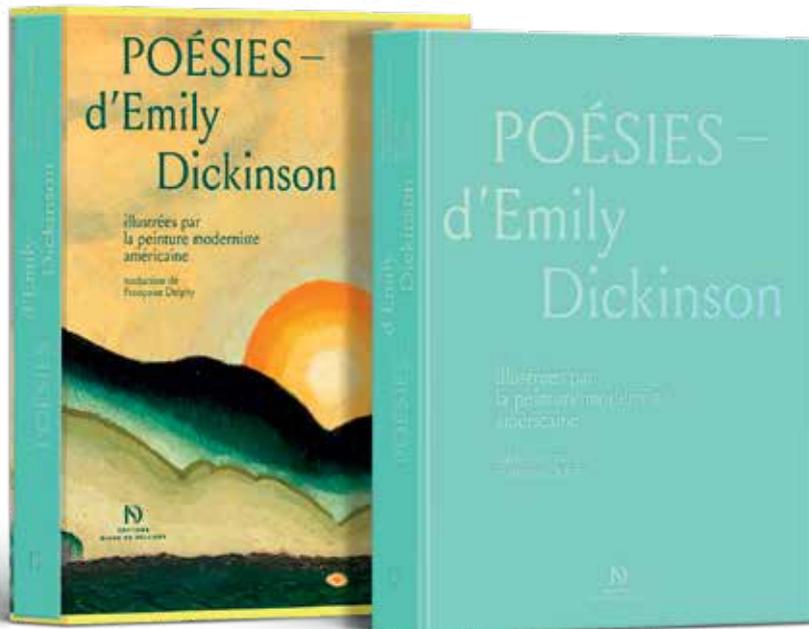


POÉSIES – d'Emily Dickinson

illustrées par
la peinture moderniste
américaine

traduction de
Françoise Delphy



To make a prairie it takes a clover
and one bee,
One clover, and a bee,
And revery.
The revery alone will do,
If bees are few.

Pour faire une prairie prenez
un trèfle et une seule abeille,
Un seul trèfle, et une abeille,
Et la rêverie.
La rêverie seule suffira,
Si l'on manque d'abeilles.

F 1779



ÉDITIONS
DIANE DE SELLIERS



POÉSIES – d'Emily Dickinson

illustrées par
la peinture moderniste
américaine

traduction de
Françoise Delphy

Le texte

Une sélection de 162 poèmes présentés en français et en anglais

Les introductions

Avant-propos de Diane de Selliers

Préface de Lou Doillon

Introduction « Des mots à la peinture : Emily Dickinson et le modernisme américain »
d'Anna Hiddleston

Note sur la traduction de Françoise Delphy

L'iconographie

170 peintures modernistes américaines de la première moitié du xx^e siècle

62 artistes américains

Direction scientifique de l'iconographie d'Anna Hiddleston, attachée de conservation
aux collections modernes du centre Pompidou

Les annexes

Chronologie de la vie d'Emily Dickinson

Notices biographiques des 62 peintres américains

Repères géographiques

Table des poèmes

Le format

1 volume relié sous coffret illustré, au format 24,5 × 33 cm, 408 pages

Parution

19 octobre 2023

Prix de lancement : 230 €

Prix définitif au 1^{er} février 2024 : 250 €

CAP SUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE !

Dans la première moitié du xx^e siècle, des artistes américains expriment leur amour pour leur pays en peignant l'immensité de ses paysages, de ses ciels, les vibrations de couleurs propres à la terre qui les nourrit. Avec un désir affirmé : s'affranchir de l'influence et des codes de la peinture européenne, en vogue depuis si longtemps.

Ainsi Charles Burchfield, Arthur Dove, Edward Hopper, Georgia O'Keeffe, Agnes Pelton, Charles Sheeler, Henrietta Shore, Marguerite Zorach et tant d'autres cherchent dans les émotions ressenties face à la nature une réponse au formalisme conceptuel des mouvements d'avant-garde européens du début du xx^e siècle. Ils s'emparent du gigantisme du territoire américain pour exprimer l'insaisissable et l'étrangeté du monde.

Au xix^e siècle, dans une petite ville de la côte est américaine, une femme inspirée par l'intensité du quotidien invente son univers à elle, avec la légèreté de celle qui vit déjà dans l'éternité. Emily Dickinson va exister à travers l'écriture. Du regard qu'elle porte sur le monde depuis sa fenêtre se dégagent une sensibilité et une spiritualité qu'elle retranscrit dans son œuvre avec un style audacieux libéré de toute contrainte. Des vers courts rythmés mais non rimés, des majuscules aléatoires, des tirets comme respiration. Une modernité étonnante à une époque marquée par le puritanisme et le classicisme.

La poésie d'Emily Dickinson se contemple comme un tableau. De multiples teintes se côtoient au creux de ses mots : le pourpre de l'aube ou du crépuscule, le vert du brin d'herbe rencontrant le papillon, le bleu céleste de l'extase et de l'infini. Des couleurs qui s'assombrissent lorsque la perte, la mort et la souffrance de ceux qui restent s'invitent dans ses vers, ou qui s'égayent à l'idée d'une danse, d'une musique ou d'une impertinence sur la religion. Son écriture, intense et souvent ironique, nous touche par la véracité de ses ressentis.

Une poésie et des peintures aux couleurs puissantes pour une œuvre profondément américaine, moderne et humaine.

Helen Torr
White Plant
1930
huile sur toile, 50,8 × 20,3 cm
High Museum of Art, Atlanta



EXTRAITS DU LIVRE

1853

f3

On this wondrous sea – sailing silently –
Ho! Pilot! Ho!
Knowest thou the shore
Where no breakers roar –
Where the storm is o'er?

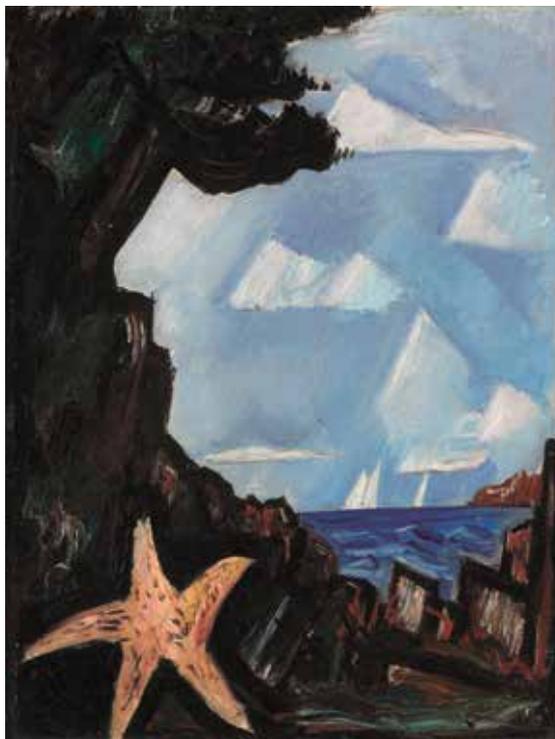
In the silent West
Many – the sails at rest –
The anchors fast,
Thither I pilot thee –
Land! Ho! Eternity!
Ashore at last!

Sur cette mer fabuleuse – voguant en silence –
Oh hé! Pilote! Oh hé!
Connais-tu la rive
Où nulle déferlante ne rugit –
Où la tempête s'est calmée?

Dans l'Occident paisible
Il en est de nombreux – voiles pliées –
Ancres bien arrimées.
C'est là que je te conduis –
Terre! Oh hé! l'Éternité!
Sur le rivage, enfin!

Marsden Hartley
Sea View – Starfish, New England
1914
huile sur panneau, 43,8 x 30,5 cm
00000000000000000000

30

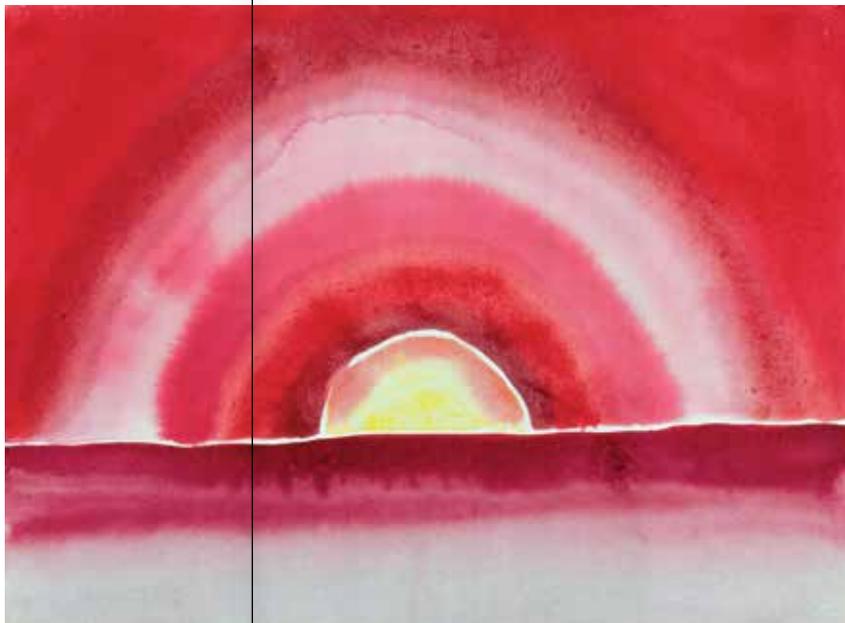


Arthur Dove
Boat Going Through Inlet
1914
huile sur carton, 51,8 x 71,8 cm
00000000000000000000

As if I asked a common Alms,
 And in my wondering hand
 A Stranger pressed a Kingdom,
 And I, bewildered, stand –
 As if I asked the Orient
 Had it for me a Morn –
 And it should lift it's purple Dikes,
 And shatter Me with Dawn!

C'est comme si je demandais l'Aumône,
 Et que dans ma main étonnée
 Un Étranger metait un Royaume,
 Et que j'en sois abasourdi –
 C'est comme si je demandais à l'Orient
 S'il avait un Matin pour moi –
 Et qu'il lève ses Digues de pourpre,
 Et me fracasse d'Aube!

Georgia O'Keeffe
 Sunrise
 1926
 aquarelle sur papier, 24,8 x 30,5 cm
 collection muséum de la ville de Québec



In the name of the Bee –
 And of the Butterfly –
 And of the Breeze – Amen!

Au nom de l'Abeille –
 Et du Papillon –
 Et de la Brise – Amen!



Charles Burchfield
 Butterfly Festival
 1928
 aquarelle sur papier, 24 x 36 cm
 collection muséum de la ville de Québec

1860

f 154

She died – *thus* was the way she died.
 And when her breath was done
 Took up her simple wardrobe
 And started for the sun –
 Her little figure at the gate
 The Angels must have spied,
 Since I could never find her
 Opon the mortal side.

Elle est morte – c'est ainsi qu'elle est morte.
 Et quand son souffle s'est arrêté
 Elle a emporté sa simple garde-robe
 Et s'est mise en route vers le soleil –
 Sa petite silhouette à la grille
 Les Anges sans doute la guettaient,
 Puisque jamais je ne l'ai trouvée
 De ce côté-ci de la mortalité.



Andrew Wyeth
Wind from the Sea
 1947
 tempera sur panneau, 47 x 70 cm
 NATIONAL GALLERY OF ART, WASHINGTON

1865

f 933

Of Tolling Bell I ask the cause?
 "A Soul has gone to Heaven"
 I'm answered in a lonesome tone –
 Is Heaven then a Prison?

That Bells should ring till all should know
 A Soul had gone to Heaven
 Would seem to me – the more the way
 A Good News should be given –

Du Glas qui Sonne, je demande la cause?
 «Une Âme est montée au Ciel»
 Me répond-on d'une voix seulette –
 Le Ciel est-il donc une Prison?

Que les Cloches sonnent à toute volée pour que tous apprennent
 Qu'une Âme est montée au Ciel
 Me semblerait – plus approprié
 Pour délivrer une Bonne Nouvelle –



Georgia O'Keeffe
Church Steeple

1910
 huile sur toile, 26,5 x 40,8 cm
 MUSEUM OF MODERN ART, NEW YORK

1. Ce vers rappelle le thème de John Donne (1572-1633) : "Un Ange qui descend du Ciel" (1624) : "Un Ange est descendu du Ciel / Et s'est mis en route vers le soleil / Sa petite silhouette à la grille / Les Anges sans doute la guettaient, / Puisque jamais je ne l'ai trouvée / De ce côté-ci de la mortalité." Emily Dickinson est dans la même ligne de pensée que John Donne.

Extrait de l'avant-propos

Tant de mystères planent sur la vie et la personnalité d'Emily Dickinson, femme hors du commun recluse dans la petite ville de Amherst, à l'ouest de Boston, dans le Massachusetts, où elle mourut en 1886... Elle n'aurait jamais vu la mer ; pourtant, elle en parle avec la familiarité et la tendresse de qui aurait grandi sous les embruns. De même qu'elle parle de tant de lieux, d'atmosphères, de situations nées essentiellement de ses lectures et d'une vision du monde surgie de son univers intérieur. Progressivement, en effet, le royaume d'Emily, qui toujours, privilégie sa liberté d'être et d'expression, se resserre à son jardin, sa maison, la cuisine où elle aime faire des gâteaux, quelques voisins ainsi que des intimes.

Cette existence à la fois solitaire et entourée, de sa famille, de quelques amis ou amours tenus à distance, de ses livres, d'une abondante correspondance avec ses admirateurs, donne naissance à une œuvre poétique puissante, inattendue, sensible, moderne, qui fait d'Emily Dickinson, contemporaine de Rimbaud, la plus grande des poètes américains.

Née en 1830 dans une famille aisée, d'un père notable et d'une mère à la santé fragile, peu présente – « Je n'ai jamais eu de mère, je suppose qu'une mère est quelqu'un vers qui on se précipite quand on a des problèmes », écrit-elle à son ami Higginson –, rien ne la prédestine à cette vie d'ombre et de papier. Presque imperceptiblement, elle restreint son univers, de plus en plus attentive à son jardin que modèlent les saisons. Elle évoque ses souvenirs de l'église d'Amherst où elle allait, enfant. Réfractaire au dogmatisme et à la rigidité de la religion, elle lui préfère une spiritualité libre et vivante – « La messe est dans le jardin », écrit-elle. Emily est une fervente lectrice, de la Bible, de Shakespeare, d'Emily Brontë. Elle est habitée par la pensée de la mort et de la transcendance, autant d'inspirations qui nourriront son œuvre poétique.



De lumière et d'ombre

Sa poésie est composée de lumière et d'ombre. L'aube, le crépuscule, la vie et la naissance, les saisons, les vagues de l'âme, la mort, l'aspiration à l'éternité. Tel un phare, érigé sur une île que cerne l'horizon, immobile, projetant sa lumière à l'infini, soulignant les écueils, sa poésie éblouit d'autant de fulgurances qui captent les émotions et expriment les sensations, ouvrent l'esprit à des perceptions insoupçonnées, donnent au cœur autant d'élans que d'étonnements. Emily témoigne d'une affection particulière pour l'abeille et l'éphémère papillon, glanant les mots et les couleurs avec l'application laborieuse de l'abeille et la conscience de l'impermanence de la vie.

Nous avons sélectionné 162 poèmes d'Emily Dickinson en choisissant parmi ses thèmes privilégiés comme les plus inattendus. Nous voulions rendre au mieux compte des sujets qu'elle aborde, tout en cédant, autant que possible, à nos nombreux coups de cœur. En rupture avec le modèle romantique et classique de la poésie de son temps, son écriture est avant-gardiste tant par ses propos que par l'usage de l'ironie et des aphorismes ; elle marquera profondément la poésie américaine dès la fin du XIX^e siècle.

Fortune et traduction

De son vivant, seuls quelques poèmes sont publiés, certains malgré elle. Emily souhaitait que son œuvre disparaisse avec elle. À sa mort, sa sœur prend pourtant la liberté de rassembler tous ses textes poétiques, dispersés dans des carnets, dans des boîtes, entassés dans les tiroirs de sa chambre, ainsi que sa correspondance, afin de les publier.

La traduction française de ses poèmes par Françoise Delphy, comme toute traduction, impose des choix, souvent audacieux, afin de demeurer fidèle à la fois à l'auteur et au lecteur. Travail d'exégèse qui relève souvent de l'acrobatie, nous dit-elle dans son texte liminaire : « C'est une poésie qui n'est pas bavarde, qui est allusive, elliptique, concentrée, ramassée, serrée. » Elle s'interroge : quand un mot est isolé entre deux tirets, est-il relié au mot d'avant ou à celui d'après, aux deux, ou est-il indépendant ?

Françoise Delphy, dont la thèse de littérature anglo-saxonne fut la première consacrée à Emily Dickinson, a attendu la fin de sa carrière pour traduire non seulement l'intégralité de ses 1789 poèmes, mais également la totalité de sa très abondante correspondance. Quand je lui ai demandé ce qui l'avait le plus séduite, le plus marquée dans sa poésie, elle m'a répondu : « Tout ! » Ayant toujours adoré danser, elle a ajouté, facétieuse : « La poésie d'Emily Dickinson danse. »

Il nous a semblé essentiel d'accorder la même importance à la version originale des poèmes qu'à la version française, afin d'inviter le lecteur à les lire, dans les deux langues, à voix haute. Le sens, le rythme, la musicalité, les métaphores, le dépouillement de la phrase, les mots qui semblent parfois comme jetés sur le papier donnent une vision bouleversante du monde d'Emily Dickinson, un monde où l'âme est révélée par de multiples facettes, présentes dans la nature et ses visages.

Diane de Selliers

Extrait de la préface

Lire Emily Dickinson, c'est découvrir un monde auquel on n'a pas accès, qu'on a le sentiment d'avoir connu, d'avoir perdu, un éden duquel nous avons été bannis.

Ce qui me trouble dans l'œuvre entière d'Emily Dickinson, c'est la rigueur de sa fantaisie, la liberté de ses phrases qui parviennent à échapper au cloisonnement de la poésie qui l'a inspirée.

Elle, la poétesse lépidoptériste, émerveillée pour sa propre éternité, nous laissant entr'apercevoir la nôtre. Ses poèmes sont tour à tour incantations, sortilèges, comptines, jeux d'enfants, marelles jamais inquiétées par la mort qu'elle interpelle et tutoie, qu'elle regarde bien en face pour s'en détourner, émerveillée par un coucher de soleil, par le vol d'un roitelet.

Elle semble appartenir tout autant au végétal, au minéral, à l'enfance, à la vieillesse, au masculin, au féminin, au divin. Sans s'attarder.

Elle qui semble n'avoir jamais dévié, ni ne s'être jamais conformée, elle qui a eu l'audace de se réchauffer à la lumière de son propre feu.

Lou Doillon



Robert Henri, *Gertrude Vanderbilt Whitney*, 1916, huile sur toile, 126,8 × 182,9 cm
Whitney Museum of American Art, New York

Image de droite : Gene Kloss, *Midwinter in the Sangre de Cristos*, vers 1936
huile sur toile, 50,8 × 76,8 cm, Smithsonian American Art Museum, Washington

Extrait de l'introduction

Georgia O'Keeffe, Arthur Dove, Marsden Hartley, Charles Sheeler, Charles Demuth ou John Marin cherchent dans les émotions ressenties face à la nature une réponse au formalisme aride et conceptuel qui émerge des mouvements d'avant-garde européens du début du xx^e siècle. Sous la houlette du photographe moderniste Alfred Stieglitz, ce groupe d'artistes originaires des États-Unis éprouve le besoin de définir une certaine forme d'art américain, « sans ce malheureux arrière-goût français » selon la formule particulièrement pertinente de Stieglitz.

Les artistes qui gravitent dans le cercle de Stieglitz se mettent à peindre des œuvres qui transposent les formes de la nature en motifs où se mêlent le figuratif et l'abstrait afin de saisir les rythmes cachés du visible.

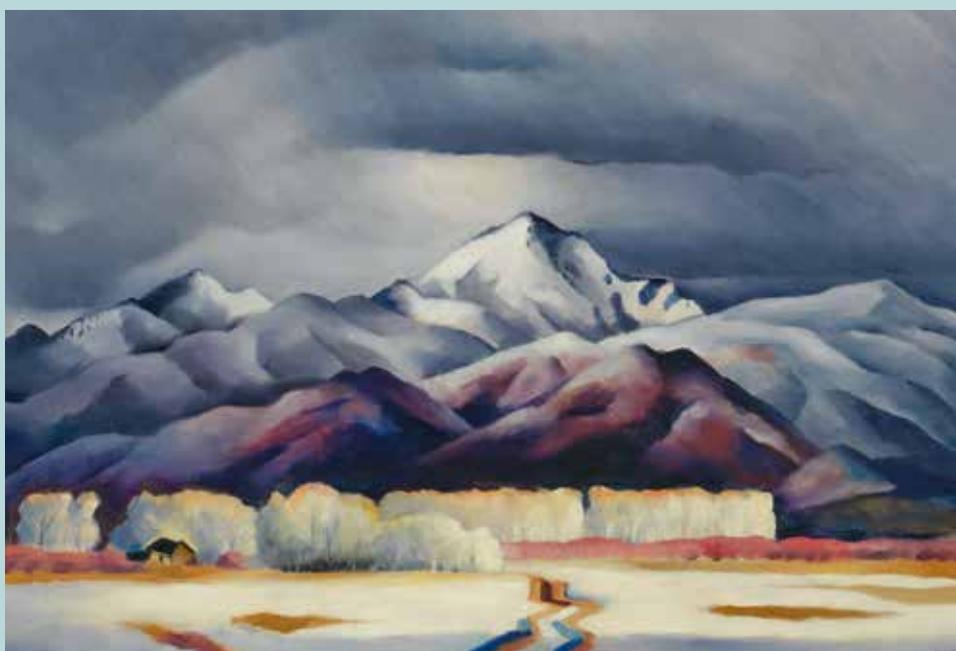
Les artistes régionalistes Thomas Hart Benton, Rockwell Kent et Grant Wood, bien qu'ils se distinguent de Stieglitz par leur mépris pour la peinture moderne, soutiennent avec ferveur un art national ancré dans le territoire. À cet égard, ils appartiennent tous, au même titre que les artistes qui évoluent dans le cercle de Stieglitz, à une tradition qui voit le jour avec les grands peintres paysagistes américains, lesquels produisirent des images transcendantes de panoramas grandioses et sublimes.

Dans une quête comparable, Arthur Dove fait l'inventaire des collections inépuisables de la nature : sa flore et sa faune, ses schémas de croissance et ses systèmes interconnectés. Il organise les formes du vivant en créant des motifs intelligibles et épurés inspirés des enseignements japonais sur l'harmonie de la composition.

La peinture de Charles Burchfield saisit peut-être davantage que toute autre l'essence unique de la poésie de Dickinson et son rapport au territoire américain. Ses œuvres visionnaires s'inspirent de sujets ordinaires rencontrés dans la campagne de l'Ohio et de l'ouest de l'État de New York — une graine de pissenlit portée par le vent, une maison délabrée, une ondée, un champ de fleurs sauvages ou encore une araignée tissant sa toile, entourée de papillons.

Fondée sur une perception commune ancrée dans le monde de la nature et sur la conviction profonde qu'il existe un ordre sous-jacent dont le moi fait intrinsèquement partie, l'association entre la poésie d'Emily Dickinson et la peinture moderniste américaine est purement intuitive. Ces artistes, s'ils le font, ne mentionnent que très rarement Emily Dickinson comme source d'inspiration. Elle les précède de près d'un siècle dans leurs créations. Et malgré cela, leurs œuvres convergent et se répondent. Peut-être alors que leur démarche commune repose sur une vision intemporelle de la condition humaine. Certes, le contexte américain joue son rôle. Leur appartenance commune à un pays et à sa place dans l'histoire forme un fil conducteur. Cette américanité dépasse pourtant les frontières pour tendre vers une réflexion universelle sur la nature mais également sur le sens de l'expérience humaine, la portée de la mort, l'inspiration de l'amour et l'intuition de l'éternité.

Anna Hiddleston



LES SPÉCIALISTES



Françoise Delphy

Ancienne maître de conférence de littérature anglo-américaine à l'université Paris-Sorbonne (Paris IV), spécialiste d'Emily Dickinson, à qui elle a notamment dédié un travail de thèse de doctorat d'État (le premier sur le sujet), Françoise Delphy a consacré dix ans à la traduction en français des 1789 poèmes d'Emily Dickinson – à partir d'une première édition complète publiée aux États-Unis en 1999 – parue chez Flammarion en 2009, et en 2020 dans une nouvelle édition revue et corrigée.

Elle a également traduit toute la correspondance de la poétesse connue à ce jour, soit 1046 lettres et 124 fragments de prose, publiée aux éditions Orizons en 2018. Elle signe aussi, toujours chez Orizons, *Emily Dickinson poète – dans la poche du kangourou*, biographie d'Emily Dickinson publiée en 2016.



Lou Doillon

Au printemps 2020, pour ne pas perdre le fil, pour se tenir, alors que la tournée de son dernier album s'est arrêtée brutalement, Lou Doillon s'impose un rendez-vous, tous les jours à 17 heures : une heure de poésie, de musique, en anglais et en français. La poésie entre pour de bon dans sa vie, et notamment l'euphorie de celle d'Emily Dickinson. Quelques mois plus tard, Lou Doillon met en musique plusieurs poèmes d'Emily Dickinson et donne une lecture bouleversante de ses lettres à la Maison de la Poésie.



Anna Hiddleston

En 2004, Anna Hiddleston rejoint le département d'art contemporain du centre Pompidou, où elle collabore à diverses expositions. Attachée de conservation du département d'art moderne depuis 2013, elle est commissaire associée des expositions sur Matisse, Francis Bacon et Bruce Nauman et, récemment, sur la rétrospective Georgia O'Keeffe. En 2023, elle est chargée d'établir le programme des expositions pour la nouvelle antenne du Centre Pompidou dont l'ouverture est prévue en 2025 à Jersey City, dans le New Jersey.

CONTACT PRESSE
Nathalie Morin
conseil.nmorin@gmail.com
06 22 64 33 93

ÉDITIONS DIANE DE SELLIERS
19, rue Bonaparte - 75006 Paris
Tél. : 01 42 68 09 00
www.editionsdianedeselliers.com
contact@dianedeselliers.com

DIFFUSION/DISTRIBUTION
Volumen-Interforum